

Le cas

Le rebours de l'interprétation

Élisabeth RIGAL

Prendre à rebours, en français, c'est prendre à contre-pied, contredire. Le compte à rebours est celui de la fusée avant son lancement. Nous pouvons ainsi entrevoir les choses comme un contretemps, comme en musique où la note se décale du tempo. Cela introduit une notion de temporalité dans l'interprétation. Pourtant, il ne me paraît pas opportun de l'apparenter à la notion de scansion chez Lacan : la coupure est une façon de mettre l'accent sur un dire ou sur sa forme et relance le sens ; cela pourrait être à l'infini. Si une psychanalyse est autre chose qu'un délire, une élucubration sans fin, il est important que s'y dessinent des articulations majeures. L'interprétation devrait pouvoir participer de ces nœuds constituants du sujet.

Voilà un parti pris de départ : l'interprétation, dans sa logique, ne se situe pas forcément ou exclusivement dans un enchaînement chronologique (diachronie). Si elle y est de fait, par le déroulement de la séance et son dire associé à des dire antérieurs, elle procède aussi d'autre chose, me semble-t-il, qui introduit une rupture. Les analysants peuvent en faire état dans la passe. L'interprétation surgit dans cet espace où émerge la vérité du sujet, qui n'est pas non plus transcendante. Elle renvoie à un espace-temps impensable, un vertige, celui de l'inconscient. Je vais essayer d'illustrer mon propos d'une expérience clinique pour tenter d'explorer cette dimension.

Vignette clinique

Voilà longtemps qu'elle demande une troisième séance. Elle m'observe, déduit mes humeurs de mes expressions, voudrait avoir l'assurance que je l'aime, elle, et pas les autres patients. Sa pente à un amour transférentiel quasi exclusif ne m'entraîne pas à la précipitation pour répondre à sa demande.

Quelque chose fonctionne pour elle dans le binaire narcissique : elle y est prise au point que deux ne semblent faire qu'un. L'assimilation d'identité qu'elle déploie sans cesse à une sœur aînée décédée à quelques mois et qu'elle n'a pas connue en est

la marque la plus flagrante. Elle est vivante de la mort de l'autre. Elle s'appuie sur un dire parental qui signale qu'ils étaient décidés à avoir des enfants tant qu'une fille ne serait pas née : elle est la dernière de la fratrie. Elle est toujours en usurpation d'identité : sa vie s'articule autour d'un jeu d'homonymes. Elle accentue ces déplacements à travers jeux de mots, palindromes. De fait, la mort comme réel est au rendez-vous ; comme cause, matrice, mais aussi dans le lot des femmes appareillées (paire/Un). Le nom du double s'origine à partir du père : la sœur morte porte le même prénom qu'une proche du père.

Au moment où elle paraît se décoller quelque peu de cette prise imaginaire de vivante-morte, j'introduis le troisième rendez-vous. C'est le moment où elle entrevoit qu'elle ne peut pas occuper les deux places en même temps mais que le choix n'est pas non plus l'une ou l'autre. Elle formule clairement son identification à sa sœur dans le rapport aux parents. Elle remarque, à la même période, la dimension illusoire de l'amour qu'elle demande. J'introduis donc cette troisième séance comme on enfonce un coin dans une bille de bois.

Il se passe alors quelque chose d'étrange : elle qui est toujours très rigoureuse sur le paiement des séances se met à ne pas pouvoir retirer son argent, il lui en manque, elle donne une pièce en trop, etc. Elle se trompe aussi sur ses rendez-vous. Mais ce n'est pas tout : dans le même temps l'analyste atteste (en à-coup, à contre-temps) de la difficulté à inscrire la troisième séance dans son agenda. Bref, on s'emêle. Mais l'interprétation est là. Lors d'une séance où elle se trompe, puis moi, alors que nous sommes face à face, elle fait une remarque du genre : « Vous oubliez le troisième rendez-vous ! » Je réponds tout à trac : « Vous voyez dans quoi nous sommes prises toutes les deux ? ! » Surprise pour moi, fulgurance. Effet du vivant ? Elle s'en va sans mot dire.

L'absence de réaction de l'analysant, ce qui n'est pas le cas ici, si mon hypothèse quant à l'interprétation est juste, le dire qui ne fait pas écho immédiatement est-il le signe d'une interprétation ratée ? Pas sûr non plus. De toutes façons, le fait que, lorsqu'il l'ouvre, le psychanalyste peut savoir que cela peut faire interprétation ne garantit en aucune sorte qu'elle réussira. Bien sûr, la « bonne » interprétation est celle qui produira un pas chez l'analysant. L'interprétation réussie introduit un après qui fera faire un pas en avant en reprenant du matériel antérieur dans un nouvel agencement, avec des ajouts, etc.

Donc, mon analysante s'en va. S'il y a surprise, elle est de mon côté, elle ne semble pas dans ce premier temps concerner mon analysante. Que faut-il donc pour qu'il y ait interprétation ? Ce qui vient dans la suite et qui se traduit de deux manières : un effet de rebours (mais aussi bien d'après-coup) et ses conséquences.

L'effet de rebours

Elle reprend la mesure de sa position de doublure, non pas à la morte mais aux mortes (sœur, mère, première analyste), et elle entrevoit quelque chose lié au féminin, l'absence de phallus.

Elle rêve qu'elle paye ses séances, mais le paiement n'est que de deux. Elle parle de séance volée, qu'elle ne voulait pas, la troisième. Puis précise que le vol porte en fait sur la seconde. La seconde, c'est « ce masculin qui lui a été volé » (référence à la mère) et c'est aussi en association avec l'argent qu'elle prenait à son père pour payer ses séances d'analyse précédentes (avec la première analyste). Le père est à l'origine des glissements identitaires de la patiente. Elle dit alors : « Entre les deux, il y a moi. Entre les deux couilles il y a cette séance, il y a moi qui tiens. Je suis là debout dans cet entre-deux. » L'inventaire qu'elle reprend à partir du deux lui fera dire : « Je ne m'aime pas. » Ce constat fera suite à une séance où elle notera l'inadéquation de son image avec elle. Il est alors possible d'entendre la fascination narcissique : « Je ne même pas » dans l'équivoque signifiante.

Elle revient sur la place de l'analyste, la première était « tout pour [elle] », et elle note la différence : « Avec vous ce n'est pas ça, pourtant vous êtes une référence pour moi. » Il s'agit bien sûr non pas de la qualité des analystes mais de la bascule subjective de l'une à l'autre qui révèle un amour plus distancié.

L'après-coup

L'après-coup est que l'effet erreur, le sien et le mien, s'arrête. Le paiement correct et régulier des séances se fait sans difficulté ainsi que la prise des trois rendez-vous.

Les conséquences

La première est la grande tristesse qui s'empare d'elle et qui témoigne peut-être du véritable deuil qu'elle a à faire : ne pas être (ap)pareillée.

La deuxième est un examen de sa position professionnelle, où elle se pose la question de son désir à travers sa façon d'opérer, notamment en disant non à des situations qu'elle rencontre.

La troisième est de relever comment elle peut happer l'analyste dans sa spirale mortelle : quand elle pense que l'analyste peut mourir, alors elle prend de la densité (elle grossit). Elle se nourrit de l'autre. C'est ce qui se passe depuis un moment, ce qui la conduit à faire beaucoup de sport.

L'interprétation « oubliée »

Cette troisième conséquence réveille une séquence de la cure. Après un an, un an et demi de séances au cours desquelles elle passait l'essentiel du temps à pleurer les mortes, prise dans une espèce de grisaille, elle se plaignait de prendre du poids et s'est retrouvée face à un insupportable qu'elle énonce ainsi : la cure la faisait grossir donc elle a arrêté de venir.

Je n'ai pas le même souvenir de cette séquence. À cette période toute grise, un jour, elle revient avec une coupe de cheveux fraîche. Cela tranche vraiment et je le remarque : « Vous vous êtes fait couper les cheveux. » Lorsqu'elle revient à la séance suivante elle m'adresse : « Un psychanalyste n'aurait jamais dit ça ! » Et toc ! J'accuse réception de sa surprise, en silence, mais sans prendre vraiment acte que la surprise est passée de son côté. Je me questionne alors sur le sens implicite de ce que j'ai introduit : la coupe de cheveux n'est-elle pas l'équivalent d'un « vous pouvez faire sans » maladroit, incongru et bien trop précoce ? Quelque temps plus tard, elle passe à l'acte et arrête de venir. Le décalage dans le temps me fait exclure l'acting out.

Certaine d'avoir dit une bêtise, j'avais alors fait la morte. Elle est revenue quelques mois plus tard alors qu'elle était prise de nouveau par l'angoisse. Pourquoi n'est-elle pas aller voir quelqu'un d'autre ? Je suppose qu'un trait majeur, de l'ordre du double, m'apparentait à la sœur décédée. C'est la marque puissante de l'inscription transférentielle. Peut-être aussi parce que quelque chose de l'ordre de la fascination (regard) était touché paradoxalement.

L'interprétation et le temps

Une psychanalyse ressemble à un puzzle : longtemps, le sujet en regarde les morceaux dont il ne sait quoi faire. Peut-il faire avec des morceaux manquants ? Lacan semblait penser le contraire : « à condition de n'en pas rater un ». C'est en fonction des éléments collectés que le sujet peut construire un agencement qui appartient à sa logique subjective. Cette logique subjective est celle qui peut être construite au cours de la cure. L'analyste fonctionne comme un détecteur de dire : peut-être est-ce par là qu'il peut avoir quelques longueurs d'avance sur le sujet et passer à côté par son interprétation. Si l'interprétation ne passe pas à côté, elle ne fait pas une interprétation forcément juste. C'est là où *Fehl (Deutung)* rejoint le manqué. Faut-il ajouter l'assurance nécessaire de ce que l'analysant peut entendre ?

De quelle place l'analyste interprète-t-il ? Il vaudrait mieux que cela soit d'une place qui intègre la logique de la cure. Cette logique n'est pas celle des philosophes, elle n'est pas de l'ordre du raisonnement, ou des mathématiciens et du registre hypothético-déductif. Il s'agit de logique subjective, ce que peut illustrer un sophisme.

Avec le dilemme auquel sont soumis trois prisonniers ¹, Lacan pose le problème suivant : la liberté à condition que chacun, qui voit la couleur dans le dos des deux autres, définisse la sienne propre sans échanger avec eux. Les possibilités sont de trois cercles blancs et deux noirs. Le premier sorti devra dire comment il a deviné sa couleur, condition de sa liberté. La logique classique conduit à une impasse, parce qu'elle ne permet pas de déduction irréfutable. La logique subjective, qui permet de déduire les réactions possibles des deux autres en fonction des possibilités rencontrées, introduit une solution qui n'est pas immédiate mais qui est construite et qui engage la conclusion du sujet. La conclusion n'est pas d'évidence et la possibilité de se tromper demeure : aussi, c'est après deux hésitations, qui montreront que les deux autres sont aux mêmes prises, que la conclusion pourra devenir certitude pour le premier. Le raisonnement est en boucle, ce qui induit que chacun est premier tour à tour : aussi sortiront-ils tous en même temps. Ni trop tôt, ni trop tard : temps nécessaire.

Nécessaire à quoi ?

1. À reconstruire à chaque prise le rebours qui conduira à la vérification sans certitude absolue. Est-ce une interprétation la plus juste possible qui est demandée par le responsable de la prison ? Quelle est-elle ? « Pas sans les deux autres ! » ? C'est-à-dire une certitude qui se construit avec le doute.

2. À ne pas « se faire doubler » également. En français, c'est se faire passer devant, se faire avoir. La doublure est au cœur de la situation présentée. Laquelle des sœurs a doublé l'autre ?

Dans cette logique subjective s'inscrivent l'amour et la haine, puis l'alliance et le rejet ou l'élimination. S'il y a une hâte vers la solution, c'est lorsque le parcours subjectif a été accompli. Auparavant, il y a deux vérifications, qui sont des assurances à la fois minimales et maximales. Comme si une question de fond traversait la recherche du positionnement : de quoi s'agit-il ? Il est nécessaire que la chose se répète deux fois pour qu'elle puisse se vérifier, ce qui constitue le troisième temps. La répétition est une résurgence, une enclave de temps, un moment greffé, un retour nécessaire. Il faut revenir à un état antérieur (régression) pour pouvoir répéter.

Cet état antérieur, Jacques Cain le retrouvait dans la pulsion, dans sa boucle : « C'est en réalité au niveau proprement pulsionnel que temps et répétition sont intimement liés [...] c'est un temps érotisé ². » Nous avons pu repérer la dimension

1. Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 197 ; « III – les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique psychanalytique », dans *Écrits, op. cit.*, p. 289-322.

2. Jacques Cain, « Après-coup, répétition, transfert », dans Jean Guillaumin (sous la direction de), *Quinze études psychanalytiques sur le temps : traumatisme et après-coup*, Toulouse, Privat, 1980, p. 60.

scopique dans la vignette introductive. La répétition serait ainsi un temps nécessaire à l'interprétation, qui conduit non pas à une conclusion logique (savoir), mais à une vérité (logique subjective).

Dans le temps logique, l'autre n'apporte que le secours du regard posé sur son dos avec ses conséquences, départ ou pas. Dans *La lettre volée*³, c'est celui qui dérobe la lettre qui met en évidence sa fonction de vérité mouvante successivement pour le Roi, puis pour la Reine, enfin pour le ministre. De n'être jamais cachée, dérobée au regard, la lettre prend cette fonction de vérité, pour chacun, tour à tour, jusqu'à piéger celui qui croyait en faire une arme en la dérobant : elle devient lettre de cachet en prenant le ministre à son propre piège dans la trahison dont il semble être un adepte. *Das Ding*, la chose, *the litter*, la lettre, et au-delà un réel, c'est-à-dire un sens qui, de se réduire à plus de sens (du plus à l'absence), n'est plus rien, non pas zéro mais relique.

Pour conclure

Y a-t-il dans ce que j'avance un positionnement qui inclut l'analyste dans l'interprétation, dans un au-delà de celui qui parle (pur écho signifiant, symbolique ?), dans une parole qui introduit un réel repérable aux moments de surprise ou de déstabilisation ? Je ne parle pas de contre-transfert mais du réel d'un analysant que l'analyste rencontre dans son accompagnement et dont il se retrouve à faire le partage impossible.

La vignette présentée relate une interprétation en apparence réussie : elle a relancé le travail associatif sur de nouveaux liens plus serrés. Pourtant, la patiente est allée au bout de l'acte répétitif. Est-ce la condition pour le troisième temps ? Il n'y a pas de certitude sinon dans son retour que nous pouvons toujours anticiper : chante cocotte. Prendra-t-elle la mesure qu'entre elle et l'analyste elle positionne le phallus qu'elle n'est pas, ce qui, dans ce temps encore, loge l'interprétation pour une part hors sens reconnu d'elle ? « [...] cette révélation du sens exige que le sujet soit déjà prêt à l'*entendre*, c'est-à-dire qu'il ne l'*attendrait* pas s'il ne l'*avait déjà trouvée*⁴ ». Pile-poil... après-coup⁵.

3. Jacques Lacan, « Le séminaire sur la lettre volée », dans *Écrits*, op. cit., p. 11. Edgar Allan Poe, *La lettre volée*, Le livre de poche classique, 1972, p. 59.

4. Jacques Lacan, « Discours de Rome », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 136.

5. Pierre Bayard, *Qui a tué Roger Ackroyd ?*, Paris, éditions de Minuit, collection poche, 1998.